

CM Logique L3 2019

30-01-2019

Michael Murez

Logique, langage et raisonnement

Séances 02 & 03. La philosophie du langage idéal

1. La philosophie analytique

1.1 Au sens large

1.2 Au sens étroit

1.3 Langage idéal vs. langage ordinaire

2. La révolte contre le psychologisme

2.1 L'empirisme classique et la théorie idéationnelle

2.2 Le monisme idéaliste et la doctrine des relations internes

2.3 Objections

3. Le platonisme de Frege

3.1 La révolution frégéenne en logique

3.2 La distinction force/contenu

3.3 La distinction sens/référence

4 Russell : référentialisme et descriptivisme

4.1 La théorie des descriptions

4.2 L'accointance

4.3 L'atomisme logique

Textes

La théorie idéationnelle (Locke) :

[L]es Mots ne signifient autre chose dans leur première & immédiate signification, que les idées qui sont dans l'Esprit de celui qui s'en sert, quelque imparfaitement ou négligemment que ces Idées soient déduites des choses qu'on suppose qu'elles représentent. Lorsqu'un homme parle à un autre, c'est afin de pouvoir être entendu ; & le but du Langage est que ces sons ou marques puissent faire connaître les idées de celui qui parle que les Mots sont des signes, & personne ne peut les appliquer immédiatement comme signes à aucune autre chose qu'aux idées qu'il a lui-même dans l'Esprit : car en user autrement, ce serait les rendre signes de nos propres conceptions, & les appliquer cependant à d'autres idées, c'est-à-dire faire qu'en même temps il fussent & ne fussent pas des signes de nos Idées, & par cela même qu'ils ne signifiaient effectivement rien du tout. [...]

§. 4. Mais encore que les Mots, considérés dans l'usage qu'en font les hommes, ne puissent signifier proprement & immédiatement rien autre chose que les idées qui sont dans l'Esprit de celui qui parle, cependant les hommes leur attribuent dans leurs pensées un secret rapport à deux autres choses.

Premièrement, *ils supposent que les Mots dont ils se servent, sont signes des idées qui se trouvent aussi dans l'Esprit des autres hommes avec qui ils s'entretiennent.* Car autrement ils parleraient en vain & ne pourraient être entendus, si les sons qu'ils appliquent à une idée, étaient attachés à une autre idée par celui qui les écoute, ce qui serait parler deux Langues. Mais dans cette occasion, les hommes ne s'arrêtent pas ordinairement à examiner si l'idée qu'ils ont dans l'Esprit, est la même que celle qui est dans l'Esprit de ceux avec qui ils s'entretiennent. Ils s'imaginent qu'il leur suffit d'employer le mot dans le sens qu'il a communément dans la Langue qu'ils parlent, ce qu'ils croient faire ; & dans ce cas ils supposent que l'idée dont ils le font signe, est précisément la même que les habiles gens du Pays attachent à ce nom-là.

§. 5. En second lieu, parce que les hommes seraient fâchés qu'on crût qu'ils parlent simplement de ce qu'ils imaginent, mais qu'ils veulent aussi qu'on s' imagine qu'ils parlent des choses selon ce qu'elles sont réellement en elles-mêmes, ils supposent souvent à cause de cela, *que leurs paroles signifient aussi la réalité des choses.* [...]

Cependant, permettez-moi de dire ici en passant que c'est pervertir l'usage des Mots, & embarrasser leur signification d'une obscurité & d'une confusion inévitable, que de leur faire tenir lieu d'aucune autre chose que des Idées que nous avons dans l'Esprit.

John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, III, 2 « De la signification des mots », tr. fr. P. Coste

Frege :

Si les gens considèrent, plutôt que les chose elles-mêmes, seulement leurs *simulacra* subjectifs, leurs idées de ces choses, alors naturellement on perd toutes les distinctions plus subtiles dans ce domaine [en logique], et d'autres apparaissent à leurs places qui sont logiquement complètement inutiles. Et ceci m'amène à ce qui empêche que mon livre ait une influence parmi les logiciens : à savoir l'intrusion corruptrice de la psychologie en logique. Notre conception des lois de la logique est nécessairement décisive pour notre traitement de la science de la logique, et cette conception est à son tour liée à notre compréhension du mot « vrai ». Tout le monde sera d'accord que les lois de la logique doivent être des principes guidant la pensée pour atteindre la vérité, mais on oublie trop facilement cela, et ici ce qui est fatal est le double sens du mot

« loi ». En un sens une loi affirme ce qui est ; en l'autre sens elle prescrit ce qui doit être. C'est seulement en ce second sens que les lois peuvent être dites des 'lois de la pensée' : pour autant qu'elles stipulent la manière dont on devrait penser. Toute loi affirmant ce qui est, peut être conçue comme prescrivant ce qu'on doit faire pour penser en conformité avec elle, et est donc en ce sens une loi de la pensée. Ceci s'applique non seulement aux lois de la géométrie ou aux lois de la physique au même titre qu'aux lois de la logique. Ces dernières ne peuvent particulièrement prétendre au titre de 'lois de la pensée' que si on entend par là qu'elles sont les lois les plus générales, qui prescrivent universellement la manière dont on devrait penser, pour autant que l'on pense en quelque manière que ce soit. Mais l'expression 'loi de la pensée' nous mène à supposer que ces lois gouvernent la pensée au même sens où les lois de la nature gouvernent les événements dans le monde extérieur. Dans ce cas elles ne peuvent être rien d'autre que des lois de la psychologie : car penser est un processus mental. Et si la logique s'occupait de ces lois psychologiques elle serait une partie de la psychologie ; certains la voient en effet ainsi. Les lois de la pensée peuvent en ce cas être considérées comme des principes qui guident la pensée au sens où ils donnent une moyenne, tout comme des énoncés sur 'comment la bonne digestion fonctionne chez l'homme', ou 'comment parler grammaticalement', ou 'comment s'habiller à la mode'. Dans ce cas on ne peut seulement dire : que les hommes tiennent quelque chose pour vrai se conforme en moyenne à ces lois, au moment présent et relativement à notre connaissance des hommes ; de sorte que si l'on souhaite correspondre à la moyenne alors on se conformera à ces lois. Mais tout comme ce qui est à la mode chez nous en ce moment ne sera bientôt plus à la mode et ne l'est pas en ce moment chez les Chinois, de même ces lois psychologiques de la pensée ne peuvent être posées qu'en restreignant leur autorité. Bien sûr – si la logique a quelque chose à voir avec être tenu pour vrai plutôt qu'être vrai ! Et c'est là ce que confondent les logiciens psychologiques.

Frege *Les lois fondamentales de l'arithmétique*

$a=a$ et $a=b$ sont des propositions qui n'ont pas, la chose est évidente, même valeur de connaissance : $a=a$ est a priori et, selon Kant, analytique, tandis que les propositions de la forme $a=b$ ont bien souvent un contenu fort précieux pour le progrès de la connaissance, et elles n'ont pas toujours un fondement a priori. La découverte que chaque matin se lève le même soleil, et non pas un nouveau soleil, a bien été une des découvertes les plus fécondes de l'astronomie. Aujourd'hui encore, l'identification d'une petite planète ou d'une comète ne va pas toujours de soi. Or, si l'on voulait voir dans l'égalité une relation entre ce que dénotent respectivement les noms « a » et « b », $a=b$ ne pourrait pas, semble-t-il, différer de $a=a$, à supposer que la proposition $a=b$ soit vraie. On aurait là l'expression d'une relation entre une chose et elle-même, relation que toute chose entretient avec elle-même, mais qui n'est jamais vérifiée entre deux choses différentes. D'autre part, il semble que par $a=b$ on veuille dire que les signes, ou les noms, « a » et « b » dénotent la même chose et, dans ce cas, la proposition porterait sur les signes, on affirmerait l'existence d'une relation entre ces signes. Toutefois, cette relation existerait entre les noms ou signes dans la seule mesure où ils dénomment ou désignent quelque chose. Elle naîtrait de la liaison de chacun de ces deux signes avec la chose désignée. Or, une telle liaison est arbitraire ; on ne peut interdire à personne de prendre n'importe quel événement ou objet arbitrairement choisis pour désigner n'importe quoi. En conséquence, la proposition $a=b$ ne concernerait plus la chose même, mais la manière dont nous la désignons ; nous n'y exprimerions aucune connaissance proprement dite. Telle est bien cependant le plus souvent notre intention.

Frege *Sens et dénotation*, tr. fr. Claude Imbert, pp. 102-103

La représentation associée à un signe doit être distinguée de la dénotation et du sens de ce signe. Si un signe dénote un objet perceptible au moyen des sens, ma représentation est un tableau intérieur, formé du souvenir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. [...] Chez le même individu, la même représentation n'est pas toujours liée au même sens. Car la représentation est subjective ; celle de l'un n'est pas celle de l'autre. Et il est bien naturel que les représentations associées au même sens diffèrent grandement entre elles. Un peintre, un cavalier et un naturaliste lieront sans doute des représentations bien différentes au nom « Bucéphale ». C'est par là qu'une représentation se distingue essentiellement du sens d'un signe. Celui-ci peut être la propriété commune de plusieurs individus. Car on ne pourra pas nier que l'humanité propose un trésor commun de pensées qui se transmet d'une génération à l'autre.

[...] Il n'y a pas d'obstacle à ce que plusieurs individus saisissent le même sens ; mais ils ne peuvent avoir la même représentation. [...] Lorsque deux personnes se représentent le même objet, chacune d'elles a une représentation qui lui est propre. Il est parfois possible de déceler les différences existant entre les représentations ou sensations de plusieurs individus ; mais une comparaison rigoureuse n'est pas possible, car on ne saurait réunir ces représentations dans la même conscience.

La dénotation [=référent] d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la représentation que nous y joignons est entièrement subjective ; entre les deux gît le sens, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même.

Frege *Sens et dénotation*, tr. fr. C. Imbert, pp. 105-106

Russell :

Ce fut vers la fin de 1898 que, Moore et moi, nous nous révoltâmes contre Hegel et Kant. Moore le fit le premier, mais je ne tardai pas à le suivre. [...] Si nous étions d'accord, je crois que nous différions quant à ce qui nous intéressait le plus dans notre nouvelle philosophie. Je crois que le rejet de l'idéalisme retenait surtout l'attention de Moore alors que j'étais surtout intéressé par le rejet du monisme. Les deux, cependant, étaient étroitement liés. Ils étaient liés par la doctrine des relations que Bradley avait extraite de la philosophie de Hegel. Je l'appelais « la doctrine des relations internes », et j'appelais mes conceptions « la doctrine des relations externes ». La doctrine des relations internes affirmait que toute relation entre deux termes exprime, en premier lieu, les propriétés intrinsèques des deux termes et, en dernière analyse, une propriété de l'ensemble qu'ils composent. [...] Je trouvais la doctrine particulièrement inapplicable dans le cas des relations « asymétriques », c'est-à-dire des relations qui, si elles existent entre A et B, n'existent pas entre B et A. Prenons [...] la relation d'antériorité. Si A est antérieur à B, B n'est pas antérieur à A. Si vous essayez d'exprimer la relation de A à B par le moyen des attributs de A et de B vous devez le tenter par le moyen des dates. Vous pouvez dire que la date de A est une propriété de A et que la date de B est une propriété de B, mais cela ne vous servira de rien puisqu'il vous faudra continuer et dire que la date de A est antérieure à la date de B, si bien que vous n'aurez pas pu échapper à la relation. Si vous vous décidez à regarder la relation comme une propriété de l'ensemble composé de A et de B, vous serez dans une situation pire encore, car dans cet ensemble A et B ne constituent pas une succession et vous ne pouvez donc pas distinguer entre « A est antérieur à B » et « B est antérieur à A ». [...]

Mais ce ne fut pas ces théories logiques [sur l'existence des relations] qui me firent prendre plaisir à la nouvelle philosophie. Je la sentais, en fait, comme une grande libération, comme si je n'étais échappé d'une serre chaude pour aller sur un promontoire balayé par le vent. Je détestais l'odeur de renfermé qui se dégage de la supposition que l'espace et le temps n'existent que dans mon esprit. [...] Dans l'exubérance de ma libération, je devins d'abord un réaliste naïf et je me réjouis à la pensée que l'herbe est réellement verte, en dépit de l'opinion contraire des philosophes depuis Locke. Je n'ai pas été capable de garder cette foi agréable dans toute sa vigueur d'antan, mais je ne me suis jamais enfermé de nouveau dans la prison de la subjectivité.

Les hégéliens avaient toutes sortes d'arguments pour prouver que « ceci » ou « cela » n'est pas réel. Le nombre, l'espace, le temps, la matière, étaient soi-disant convaincus d'être contradictoires. Rien n'était réel, nous assurait-on, à l'exception de l'Absolu, qui ne pouvait que se penser lui-même puisqu'il n'y avait rien d'autre sur quoi penser et qui pensait éternellement la sorte de choses que les philosophes idéalistes pensaient dans leurs livres.

Tous les arguments dont se servaient les hégéliens pour condamner ce dont traitent les mathématiques et la physique dépendaient de l'axiome des relations internes. En conséquence, quand je rejetai cet axiome, je commençai à croire tout ce que les hégéliens refusaient de croire. Cela me donna un univers bien rempli. J'imaginai tous les nombres assis en rang dans le ciel de Platon [...] Je pensais que les points de l'espace et les instants du temps étaient des entités qui existaient réellement, et que la matière pouvait très bien être composée d'éléments réels comme ceux que la physique estimait commodes. Je croyais dans un monde d'universaux, composés principalement de ce que signifient les verbes et les prépositions. Surtout je ne me sentais plus obligé de penser que les mathématiques ne sont pas entièrement vraies. [...]

Comme le temps passait, mon univers devint moins luxuriant. Dans ma première révolte contre Hegel, je croyais qu'une chose existe si la preuve que Hegel donne du contraire n'est pas valable. Peu à peu, avec le rasoir d'Occam, je me découpais une représentation plus nette de la réalité. [...]

Quand je commençais à élaborer la philosophie nouvelle je m'occupais beaucoup de questions qui étaient en grande partie linguistiques. Je m'intéressais à ce qui fait l'unité d'un complexe, et plus particulièrement, l'unité d'une phrase. [...] Avec le temps je cessait de m'inquiéter de tels problèmes. Je me les étais posés parce que je croyais que, si un mot signifie quelque chose, la chose qu'il signifie doit exister. La théorie des descriptions que j'ai élaborée en 1905 me montra que c'était là une erreur et balaya la multitude d'autres problèmes insolubles que je me posais.

Bien que j'ai changé d'opinion sur des points divers depuis ces jours de ma jeunesse, je n'ai pas changé sur ceux qui, alors comme maintenant, me semblaient d'une très grande importance. J'adhère encore à la théorie des relations externes et au pluralisme qui lui est lié. Je crois encore qu'une vérité isolée peut être entièrement vraie. Je crois encore que l'analyse n'est pas falsification. Je crois encore qu'une proposition, autre que tautologique, si elle est vraie, est vraie en vertu de sa relation au fait, et que les faits sont en général indépendants de l'expérience. Je ne vois rien d'impossible dans un univers qui ne serait pas objet d'expérience. Au contraire, je pense que l'expérience est un aspect limité et cosmiquement insignifiant une très petite partie de l'univers. Sur tous ces points je n'ai pas changé depuis que j'ai abandonné les enseignements de Kant et de Hegel.

Bertrand Russell « Révolte contre l'idéalisme et pluralisme » *Histoire de mes idées philosophiques*, tr. fr. G. Auclair

« J'ai rencontré une licorne » ou « j'ai rencontré un serpent de mer » sont des assertions expressives si nous savons ce que pourraient être des licornes ou des serpents de mer, c'est-à-dire si nous connaissons la définition de ces monstres fabuleux. Ce n'est donc que ce que nous pouvons appeler le « concept » qui entre dans la proposition. Dans le cas de la « licorne », par exemple, il n'y a qu'un concept. Il n'y a pas non plus, quelque part, quelque chose d'irréel méritant le nom de licorne. Conséquemment, puisqu'il y a un sens (bien que faux), quand on dit « j'ai rencontré une licorne », il est clair que cette proposition, correctement analysée, n'a pas comme constituant une licorne, mais le concept d'une licorne.

La question de matérialité que nous rencontrons ici est de grande importance. Trompés par la grammaire, la grande majorité des logiciens qui ont traité cette question ont fait fausse route. Ils ont regardé la forme grammaticale, en analyse, comme un guide plus sûr qu'elle ne l'est réellement, et ils n'ont pas vu quelles différences étaient importantes dans les formes grammaticales. « J'ai rencontré Jones » et « j'ai rencontré un homme » comptent, au point de vue classique, comme propositions de même forme ; en fait, elles sont très différentes. La première nomme une personne précise, Jones ; la seconde implique une fonction propositionnelle et devient, si on la rend explicite : -- la fonction « j'ai rencontré x et x est humain » est quelquefois vraie. [...] Cette proposition n'est évidemment pas de la forme « j'ai rencontré x » qui explique l'existence de la proposition « j'ai rencontré une licorne » malgré le fait qu'il n'existe pas de licorne.

Russell « Des Descriptions », *Introduction à la Philosophie Mathématique*, tr. fr. G. Moreau, pp. 201-202

Nous pouvons demander sans absurdité si Homère a existé, ce que nous ne pourrions pas faire si Homère était un nom. La proposition « le tel existe » a un sens, qu'elle soit vraie ou fausse ; mais si a est « le tel » (a étant un nom) la phrase « a existe » n'a pas de sens. On ne peut affirmer d'une façon précise que l'existence des descriptions, définies ou indéfinies ; car, si « a » est un nom, il faut qu'il nomme quelque chose ; (ce qui ne désigne pas quelque chose n'est pas un nom) et si cela doit représenter un nom, ce n'est qu'un symbole dépourvu de sens. Une description telle que « le présent roi de France » ne peut être dite sans signification sous le prétexte qu'elle ne décrit rien, car elle est un symbole complexe qui prend un sens d'après celui des symboles qui la constituent. Aussi, lorsque nous demandons si Homère a existé, nous employons le mot « Homère » comme une description abrégée ; nous pouvons le remplacer par « l'auteur de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* ». Les mêmes considérations sont valables dans presque tous les emplois faits de ce qui ressemble à des noms propres.

Russell « Des Descriptions », *Introduction à la Philosophie Mathématique*, tr. fr. G. Moreau p.213

Dans un langage logiquement parfait, les mots d'une proposition correspondraient un à un aux composants du fait correspondant, à l'exception des mots tels que « ou », « non », « si », « alors », qui ont une fonction différente. Dans un langage logiquement parfait, il y aura un mot et un seul pour chaque objet simple, et tout ce qui n'est pas simple sera exprimé au moyen d'une combinaison de mots, d'une combinaison dérivée bien entendu des mots représentant les choses simples qui entrent dans sa composition, à raison d'un pour chaque composant simple. Un tel langage sera complètement analytique, et montrera immédiatement la structure du fait affirmé ou nié.

Russell, *La philosophie de l'atomisme logique*, p.356, tr. fr. J-M. Roy